

Mounier éducateur

PAR JEAN LACROIX

JE dis « Mounier éducateur », comme Nietzsche disait : Schopenhauer éducateur, comme nous disons : Nietzsche, Dostoïevski, Péguy ou Bernanos éducateurs. Toujours, mais spécialement dans les temps troublés, une grande pensée est une pensée éducatrice, une pensée pédagogique. Au XVI^e siècle, Rabelais et Montaigne sont des éducateurs : maîtres à penser et maîtres de vie — au XVIII^e siècle, Rousseau rénove l'art de gouverner les hommes et les enfants comme *l'Encyclopédie* est un mouvement de pensée et d'éducation, et Mounier fondant *Esprit* aimait comparer son ambition à celle des Encyclopédistes — au XIX^e siècle les noms qui demeurent sont ceux des grands éducateurs du siècle, ou plutôt du siècle suivant : Schopenhauer, Nietzsche, Hegel, Fichte, Marx, Proudhon, Dostoïevski, puis Péguy — aujourd'hui enfin, sans rappeler la révolution pédagogique en cours et pour ne citer qu'un exemple, tous les écrits d'un Bachelard ont pour but de contribuer à une réforme de l'entendement en son troisième âge, de constituer une *pédagogie de la raison*. Et si le communisme est à la fois une philosophie, une économie et une sociologie, c'est parce qu'il veut être la grande pensée éducatrice de l'humanité.

Or Mounier est avant tout l'instituteur de l'homme du XX^e siècle, l'instituteur, c'est-à-dire celui qui institue l'humanité dans l'homme, celui qui met l'homme debout. Et lui-même vécut toujours en état d'alerte, capable de répondre immédiatement à l'appel de l'événement pour affronter les hommes et la vie. Comme il mettait debout ses amis avec lui et autour de lui, il voulait mettre debout la société du XX^e siècle, cette société qui n'ose affronter sa propre révolution, qui l'essaie, la manque, recule, l'essaie à nouveau et la manque encore, et qui devra bien finir par la faire si elle ne veut la subir. Peu de temps avant sa

JEAN LACROIX

mort il indiquait ce qui devait être suivant lui la cinquième étape d'Esprit :

Je crois que dans le monde moderne, qui est une fin du monde, la fin de l'époque bourgeoise, libérale, individualiste, qui a marqué les trois derniers siècles, le spirituel incarné est en grande partie mort, chez les gens mêmes qui le professent. Il ne s'agit pas de sonner ces formules mortes, il s'agit de redécouvrir un nouveau visage du spirituel. Spécialement, ceux d'entre nous qui sont chrétiens, nous pensons bien que nous découvrirons là de l'éternel, avec un visage inédit, car l'éternel est capable d'un nombre d'« avatars » infini¹.

Et il caractérisait son projet comme une mission de *prophète* et de *découvreur*. Telle est en effet la plus haute fonction de l'éducateur : prophétiser, c'est-à-dire non pas seulement annoncer, mais élever, faire lever les temps à venir, et pour cela aider à naître un homme nouveau. Ce qui implique un aspect négatif ou plutôt agressif, qu'on peut appeler de polémique : pas de création sans destruction. Et le prophète parfois peut apparemment se confondre avec l'anarchiste, qui se contente de jeter bas. Mais, sans répéter, comme aimait le faire à ses débuts l'*Ordre nouveau* de Dandieu, que « l'intelligence est une épée », il faut bien reconnaître que le principal défaut d'un éducateur est le manque d'agressivité. En un sens toute grande éducation est nietzschéenne, c'est-à-dire transmutation de valeurs. Qu'il faille enfin connaître celui que l'on veut transformer, c'est évident, et l'éducation se réduit même trop souvent à des techniques, voire à des recettes, psychopédagogiques. Tout éducateur authentique est donc à la fois, quoique en proportions variées, un prophète, un polémiste, un psychologue ou, si l'on préfère, un pédagogue.

Historiquement les prophètes sont les éducateurs du peuple juif. Chez lui la fonction prophétique est, si l'on peut dire, spécialisée. Il s'agit moins d'ailleurs de prédire l'avenir que de maintenir les Israélites dans leur vocation, de redresser leurs fautes et leurs erreurs. Le prophète est l'homme qui est voué : l'appel qu'il fait retentir exige une réponse qui révélera — ou rendra — l'homme à lui-même en le ramenant à sa vocation. Son exigence est de fidélité à la vocation. La prophétie n'est pas seulement une sorte de savoir dominateur du temps : elle est rappel d'une mission, annonce et promesse. Et l'on ne conçoit de prophètes que là où existe, au sens le plus fort une *alliance*. En Israël le rôle des prophètes était de rappeler continuellement le

1. *Dieu Vivant*, n° 15, p. 47 (Les cinq étapes d'Esprit).

peuple juif à sa mission : les prophètes ou éducateurs. Le Christ, on l'oublie trop, est aussi le prophète par excellence : non seulement il réalise toutes les prophéties antérieures, mais il assume en lui-même l'intégralité de la fonction prophétique, il *est* la vocation même de l'humanité et l'Éducateur parfait. Aussi — tout chrétien étant un christophore, tendant à être un autre Christ — cette fonction prophétique devait-elle se répandre et se disséminer dans toute la catholicité. L'idée de laïcité est d'origine chrétienne, il y a dans le christianisme un prophétisme laïc. Entendons qu'il y a une pédagogie de l'Esprit-Saint en tout chrétien et par tout chrétien. Et même en dehors de la chrétienté, puisque des vérités chrétiennes, devenues folles, germent et se développent de tous côtés : c'est ainsi qu'on peut parler, sans impertinence, d'un prophétisme marxiste : en tout cas il y a désormais un élément prophétique — plus ou moins développé — chez tout chrétien. Et nulle grande pensée éducatrice n'est aujourd'hui concevable sans un élan prophétique.

C'est pourquoi je puis dire : le prophète Mounier, comme on a dit le prophète Péguy. Prophète au milieu des hommes, homme comme eux, se souciant moins de pureté que de témoignage et d'efficacité à la fois : nous devons essayer de faire « que spiritualité soit, dans l'histoire, synonyme d'efficacité et que réalisme ne soit pas éternellement synonyme de confusion ». Le prophétisme chrétien, répétait Mounier, s'est toujours élevé contre toute cristallisation sociologique d'une sorte d'appropriation de la vie morale, contre toute idée de *posséder* des vertus : il a lutté contre la constitution des sectes de purs, contre l'établissement diffus d'une sorte de conscience collective des « bons ». Certes la vocation de prophète exige les plus douloureuses ruptures ; mais c'est rompre avec tout ce qui est dénué de sens pour se vouer à la signification unique. Mounier n'est pas allé du personnalisme à la personne, mais de la personne au personnalisme, et le personnalisme n'a jamais été pour lui un système philosophique, mais le moyen de rappeler chacun à lui-même et à tous. Le prophète de la révolution personnaliste et communautaire s'était donné comme mission de rendre à chaque homme la possibilité d'une vie personnelle : vie matérielle et corporelle, vie intérieure, vie de loisir, vie artistique, conversation poétique avec le monde, dialogue avec autrui, communion avec Dieu, tout cela que la misère empêche ou que l'embourgeoisement stérilise aujourd'hui chez la plupart. Nous assistons non pas à la fin du monde, mais à la fin *d'un* monde ; et tous les mondes sont des aspects divers d'un univers de la liberté et de la grâce, mais aussi du détermi-

nisme et de la pesanteur. Mounier n'a jamais dénoncé un mal qu'au nom du bien, il n'a jamais appelé un bien sans dénoncer la tentation de mal et d'affadissement qu'il comporte nécessairement. Ce qui s'exprime ici en lui, c'est l'âme même du prophète équilibré, craignant au moins autant l'idéalisme que le matérialisme et rejetant aussi bien la cité des corps sans âme que celle des âmes sans corps. Sa caractéristique profonde, qui rendit sa situation perpétuellement dramatique et efficace, est d'avoir toujours su maintenir ce double mouvement de dénonciation et de fidélité, de rupture et d'engagement, constitutif de la fonction prophétique. L'analyse intellectuelle de la *pensée engagée-dégagée* dans le *Traité du caractère* — les plus fortes pages peut-être de Mounier philosophe — était d'abord une exigence spirituelle, un véritable sens prophétique, la connaissance en même temps que l'accomplissement d'une vocation. « L'appel permanent de la vocation implique une attitude permanente de rupture à l'égard de tout ce qui peut en étouffer la voix ou en dévier le sens : bruits du monde, égoïsme des familles, conformismes publics, empiètement des collectivités qui s'arrogeraient sur cet intouchable un droit de regard et de direction. Ce n'est encore là qu'une condition négatrice de la liberté de la vocation... (La vie intime de la Trinité en nous) fait éclater les limites du sanctuaire ; avec la présence de Dieu, l'univers entier s'y engouffre, à commencer par la présence totale de l'Église, de sa tradition, de ses saints, de son corps. La concentration de la vie intérieure ne saurait être en aucune manière une séparation, un recul devant le combat et le risque, ou une complaisance raffinée ; en vie chrétienne, recueillement et ouverture vont de concert. Une âme extériorisée est une âme durcie et fermée, un être recueilli connaît et porte en lui la hauteur, la largeur et la profondeur. »

A la différence de Péguy, Mounier n'est pas l'ennemi du monde moderne : son intuition profonde, infiniment simple, est celle de la rupture de l'ordre chrétien et du désordre établi. Mais cela exige un bond en avant, une poussée de progrès et non pas un retour en arrière, un nouveau moyen âge. Lui-même a rappelé qu'avec le christianisme l'idée de nouveauté était nouvelle dans le monde et que l'office du vendredi saint parlait de l'« erreur de vétusté ». Comme le prophétisme juif s'adressait au peuple d'Israël, le prophétisme chrétien s'adresse d'abord à l'Église. Et ce que Mounier exige d'elle, au nom du plus authentique christianisme, c'est un mouvement continu de rupture et de réincarnation : plus la transcendance est abrupte, plus le présent doit être incarné. Et d'ailleurs le présent n'est que la

présence de l'éternité dans le temps. La notion même d'incarnation implique une réhabilitation du corps et de la lettre : l'esprit qui vivifie, c'est celui qui s'insère dans une matérialité, la façonne à son image et y trouve son habitat ; la lettre qui tue, c'est celle qui est séparée et refuse une âme. Éduquer, en somme, c'est loger une idée dans une matière, un esprit dans un corps. Ce qui réclame à la fois toutes les patiences et toutes les audaces. Aussi Mounier est-il avant tout le prophète de la transcendance et de l'immanence, de l'éternité et de la présence. Nous retrouvons là l'unité de son prophétisme, la source de toute sa pensée et de toute son action : c'est son mouvement le plus intérieur, son inspiration la plus intime. Son prophétisme est essentiellement lié à une eschatologie, comme chez Berdiaeff qu'il a connu et dont il a subi l'influence. Pour tous deux l'idée de progrès indéfini est contradictoire dans les termes. Tout progrès est défini. Le christianisme ne peut être dépassé : il n'est pas seulement progressif, mais eschatologique, ce qui signifie qu'il donne son sens à l'histoire. Progressif et eschatologique : toute la complexité de l'exégèse historique chrétienne réside dans cette liaison. Une histoire sans fin est aussi inconcevable qu'immorale. Dans la conception du progrès ininterrompu tout ce qui est actuel devient moyen en vue de l'avenir. Certes il faut redonner aux notions d'historicité et de temporalité, introduites en grande partie par le christianisme, toute leur valeur, mais Mounier a souligné plusieurs fois que la technicité d'une philosophie du concept devait servir au moins de contrepoids aux entraînements trop faciles et dangereux des philosophies de l'histoire. « L'idée de progrès indéfini, disait Berdiaeff, transforme chaque génération humaine, chaque personnalité, chaque époque de l'histoire en un moyen ou en un outil pour le but final : la perfection, la puissance et le bonheur de l'humanité future, à laquelle aucun d'entre nous n'aura sa part. » Il n'est rien de plus antipersonnaliste. Traiter l'homme comme une fin, et jamais comme un moyen, c'est refuser de faire du présent un simple instrument de l'avenir. Pour ne sacrifier aucune partie du temps à aucune autre, il n'est qu'une méthode : les ouvrir toutes à l'éternité. Seule la résurrection des personnes peut donner un sens à leur vie. Sans quoi le danger est grave de légitimer — ou condamner — tout ce qui advient comme un *moment* nécessaire — ou dépassé — du devenir : il n'y a de salut par l'histoire que pour ceux qui savent que le jugement dernier juge l'histoire. Alors seulement on comprend que l'échec selon l'événement puisse être un succès selon la valeur. En termes très proches de ceux de Berdiaeff, Mounier montre que suivant la conception du

JEAN LACROIX

progrès indéfini l'histoire se résoudrait dans la création continue et onéreuse d'une caste finale d'héritiers. L'eschatologie seule donne un sens à l'histoire en lui donnant une fin : elle est l'assomption de *toute* l'humanité et de tous ses travaux dans le Royaume accompli. Disons-le donc nettement, puisqu'on s'y est parfois trompé : c'est par le prophétisme même que cette philosophie du progrès se détourne de l'erreur du progressisme pur. Dans cette perspective, ne disons pas d'avenir, mais d'éternité, le progrès prend une autre structure ontologique : il n'est plus une accumulation d'avoir, mais une marche à la perfection de l'être. L'homme moderne reçoit ainsi sa pleine éducation, en prenant conscience de sa vocation : il est mis en face de sa tâche historique parce qu'il est institué dans l'éternité.

Toute négation n'est que l'envers d'une affirmation plus profonde qui l'explique et la fonde, de même que l'affirmation n'arrive progressivement à la conscience que par le moyen de polémiques successives : la négation a un rôle méthodologique, l'affirmation une valeur ontologique. C'est dire que la fonction prophétique d'appel à la vocation, de redressement continu exige l'altitude polémique. Sur le plan métaphysique même on ne s'affirme que par la lutte : une grande philosophie n'est pas nécessairement celle qui a triomphé, mais celle qui a combattu. Dans la lignée des Ernest Hello, des Léon Bloy, des Péguy et des Bernanos, mais avec le souci d'une formulation théologique beaucoup plus stricte, Mounier a été un grand polémiste. Et, naturellement, la négation du désordre capitaliste et de l'ordre communiste a précédé chez lui la vision claire de la Cité Harmonieuse, bien qu'elle fût déjà inspirée par elle. Au temps même de ses débuts, alors que son style philosophique, traversé d'éclairs, restait parfois lourd et indigeste, il avait dans la polémique la vivacité de la forme, l'aisance de la démarche, la brièveté qui se précipite sur l'adversaire et le trait qui le frappe. A Garric lui objectant que si la révolution ne se fait pas il aura perdu sa vie, il répond dans *Certitude de notre jeunesse* qu'il s'agit de considérer non ce qui se fait, mais ce qui doit se faire et que celui-là seul a gagné sa vie qui a toujours répondu à son exigence spirituelle profonde. « Une vie n'est pas brisée qui a porté un grand témoignage. Nous savons la fragilité de nos forces et du succès ; mais nous savons aussi la grandeur de notre témoignage. C'est pourquoi nous poussons sans trouble notre tâche dans la certitude de notre jeunesse. » A un M. de Castelnau, « général de son métier », reprochant à de vils objecteurs de conscience « agents de l'étranger », de détruire chez les Français « les légitimes réflexes

MOUNIER ÉDUCATEUR

ataviques », nécessaires à des guerres toujours nécessaires et invoquant ses trois fils perdus en 1914-18, il décoche rudement : « Général, trois fils n'est-ce pas assez ? », et le mot brûlant attire à *Esprit* un Leenhardt et ces amis que les articles doctrinaux n'avaient pas su encore entraîner. Aux communistes pratiquant contre lui une tactique d'avilissement, il montre que leurs âneries mêmes sont une preuve supplémentaire du malaise occidental et il écrit à ses amis : « Rétablissez les faits quand il y a diffamation et passez. On ne va tout de même pas nous amener comme Aragon à brandir nos décorations. » Au R. P. Fessard, qui décompose la pensée de son interlocuteur jusqu'à démontrer qu'il dit en réalité le contraire de ce qu'il croit dire et construit ainsi une sorte de thèse qui lui sert de tremplin pour se renvoyer sa propre pensée comme le mur placé en face de soi à la pelote basque, il envoie les six pages les plus pleines et les plus denses qu'il ait écrites et précise ensuite le rôle d'*Esprit*. « Nous ne pensons pas que seul le marxisme explique toujours adéquatement. Mais en un temps où le conformisme est de bloquer sur le communisme et le marxisme tout le mal de l'histoire, nous désirons entre autres choses assurer la double vocation du chrétien, qui est de dépister le pharisaïsme sous les bons sentiments, et de découvrir la vérité en tous lieux, même sous les haillons et dans les mauvais lieux. » Il osa enfin s'en prendre, non pas au pape, mais à l'évêque de Rome pour dénoncer l'intrusion du religieux dans la politique et manifester aux yeux de tous qu'il n'y a pas de lien nécessaire entre catholicisme et démocratie chrétienne. Car si la polémique chez lui peut aller à l'extrême, elle n'est jamais mue par une passion, politique ou partisane, mais toujours par une exigence spirituelle. Mounier n'a reproché aux autres que de n'être pas pleinement eux-mêmes, d'être infidèles à leur vocation.

Ce serait donc fausser le sens de ces polémiques que de les étudier à part. Ce polémiste brûlant et retenu est à la pointe d'un combat où il ne se veut jamais seul : il sait qu'être à l'avant-garde n'est pas une vertu, mais une fonction. Il serait vrai, mais tout à fait insuffisant de dire que la polémique chez lui ne blesse pas parce qu'elle est l'exercice de la charité. Sans doute nul n'a pratiqué davantage la charité de la vérité, et de l'action prophétique à l'action politique il a cherché tous les moyens non seulement de l'apporter aux hommes, mais de la faire pénétrer dans leur esprit et dans leur chair. Toutefois sa grande force et sa grande mesure ont été de ne jamais se considérer comme un solitaire qui fait progresser sa vérité, ou même la vérité. Il était au service d'un mouvement — du mouvement *Esprit* — et

JEAN LACROIX

jamais il ne s'en détacha pour faire œuvre à côté ou à part : la polémique était chez lui un des moyens d'expression du mouvement, la pointe qui fraye sa route, l'avant-garde en quelque sorte de l'avant-garde elle-même. Tandis que le centre c'est politiquement le marais et philosophiquement l'éclectisme, Mounier a réalisé ce paradoxe inouï d'être à *Esprit* un *centre animateur* tant sur le plan de la pensée que sur celui de l'action. Or la polémique est un moyen de saisir l'adversaire dans sa personne même, d'engager avec lui un dialogue d'homme à homme, et, si elle est perpétuellement maîtrisée, de le purifier en se purifiant soi-même. C'est peut-être par la polémique que Mounier, qui avait renoncé à être professeur et ne le regrettait point, est le plus intensément éducateur. Dans son progrès continu, le mouvement *Esprit* rencontre ceux qui s'opposent à lui : sur eux aussi il faut agir. Les adversaires d'aujourd'hui sont les partenaires de demain. Plus profondément *Esprit* ne constitue pas je ne sais quelle secte des « purs », une sorte de tribunal suprême qui juge autrui. Quoi qu'on en ait parfois pensé, la polémique mouniériste ne le pose pas en supérieur : elle égalise. Le rapport qu'elle établit est de personne à personne, et garder sa maîtrise dans la plus généreuse colère est la marque même de la plus haute éducation personnelle. La polémique chez Mounier est liée à son prophétisme, parce qu'elle vise, par le fer et le feu, à devenir le dialogue de deux vocations.

C'est pourquoi le polémiste chez lui ne s'est jamais affadi : tel il était en écrivant *Certitude de notre jeunesse*, tel il demeure dans son ultime réponse aux communistes. La maturité, dit-on, apporte l'équilibre et l'on se garde alors des vivacités de jeunesse. Beau prétexte à dissimuler son affadissement : si la négation est moins vive, c'est que l'affirmation est moins forte. Le véritable équilibre consiste à rendre toujours l'affirmation présente et immanente à la négation même. Ce qui fait la valeur des polémiques contre le monde de l'argent, c'est qu'elles supportaient implicitement les développements futurs de l'admirable volume : *De la propriété capitaliste à la propriété humaine*. Et s'il a combattu le bourgeois, homme de l'avoir, — c'est-à-dire de l'argent qui vous possède, des vertus qu'on possède, et du droit qui maintient ces possessions, — c'est au nom d'une générosité d'être qui naît volontiers de la dépossession, de la pauvreté subie ou voulue. Ce n'est qu'un exemple. Le sens de ses responsabilités d'éducateur chez Mounier tient en ceci, que la critique n'était que le cheminement et l'instrument d'une position constructive. L'engagement était pris dans et dès le dégagement. Et il n'a jamais

MOUNIER ÉDUCATEUR

consenti à polémiquer que contre ce dans quoi il était engagé : la pensée ne pèse efficacement que du dedans. Il faut toujours en revenir à ce thème de la pensée engagée-dégagée, qui est son centre spirituel et intellectuel, et qui s'exprime ici par le binôme prophétisme-polémique. Telle est la raison pour laquelle la polémique apparaît toujours chez Mounier comme une véritable fonction éducatrice. Elle est l'application même de son prophétisme à une situation personnelle, à un certain rapport de forces. Polémiquer, c'est s'engager avec l'adversaire, le redresser en se redressant soi-même. Le véritable polémiste est une sorte de prophète de l'instant : il s'agit toujours de pédagogie. Pour Mounier, le mouvement *Esprit*, éducateur du monde moderne, grâce à une continuelle éducation de soi-même, par le prophétisme vise au-delà du temps et par la polémique s'insère dans l'instant. Prophètes et polémistes sont les éducateurs du monde, parce qu'ils sont présence au monde d'un au-delà du monde.

Prophétique, polémiste, tout grand éducateur est aussi un psychologue, et c'est pourquoi l'œuvre la plus considérable de Mounier, en dehors d'*Esprit*, mais encore pour *Esprit*, est un *Traité du caractère*. Du caractère et non de caractérologie¹. C'est-à-dire qu'il porte non seulement sur ce qu'il y a d'initial, de donné et de perpétuellement donné dans l'esprit d'un homme, mais sur la manière dont cet homme exploite le fond congénital de lui-même, le spécifie, le compense, réagit sur lui : il relève de ce qu'on pourrait appeler l'anthropologie. Si donc la caractérologie de Mounier peut utiliser la typologie, elle ne saurait s'y réduire. Il faut même ajouter qu'elle s'en défie. Le type n'est-il point ce qu'il y a de clos et comme de fossilisé dans le caractère ? Notre caractère n'est pas seulement un donné, mais les libres et multiples compensations par lesquelles nous l'équilibrons. S'il y a une éducation humaine, c'est précisément que l'esprit n'est pas tout fait, qu'il est une capacité de déborder le donné par le construit. La typologie fixe des arêtes au lieu de révéler des genèses, et les arêtes ce sont précisément les arêtes, les limitations et parfois les déviations de l'effort personnel. On peut dire ainsi que tout type est un type négatif. « Nous ne sommes typiques que dans la mesure où nous manquons à être pleinement personnels. » Il y a un comique de caractère qui vient justement de ce que l'auteur a peint des types, c'est-à-dire des caractères sans souplesse, incapables d'éducation et de liberté. Avoir un caractère n'est pas la même chose qu'avoir du caractère

1. On sait ici tout ce que Mounier devait à l'intime et virile amitié de Jacques Lefrancq.

JEAN LACROIX

et Mounier, dans cet ouvrage comme dans toute sa vie, n'a pas voulu *rééciter* l'homme, suivant la formule de Montaigne, mais combattre pour l'homme. Ce combat suppose certes un savoir. A la différence de ces prophètes polémistes, à la manière d'un Bloy ou d'un Bernanos, qui vous secouent sans vous instruire et sont de grands spirituels, mais de dangereux maîtres à penser, Mounier ne méprise pas l'intelligence technicienne dans son domaine : il sait sa nécessité aussi bien que ses limites. Tout combat pour l'homme qui ne s'appuie pas sur une connaissance suffisante risque de le pervertir ou de l'égarer.

Il n'en reste pas moins que le but est éducatif, c'est-à-dire qu'il est, non de récitation, mais de création ; il s'agit d'imposer à son caractère, quel qu'il soit, *un* caractère. Manquer de caractère, c'est sans cesse accuser autrui et l'univers : l'homme de caractère s'attribue la responsabilité de tout ce qui lui advient. L'éducation est une prise en charge progressive de ses responsabilités. Même sur le plan psychophysiologique, c'est nous qui faisons dans une large mesure notre propre terrain. Et si l'ouvrage du docteur Hesnard sur la culpabilité avait passionné Mounier dans ses derniers mois, malgré de nombreuses objections, c'est qu'il y voyait un effort salubre pour étendre le champ de l'éthique et assumer la responsabilité — partielle mais réelle — de ses psychoses et de ses névroses. La chance et la malchance, le bonheur et le malheur sont bien plus notre œuvre que celle des circonstances. La fatalité, dans la mesure où elle existe, est intérieure et non extérieure à l'individu. N'avoir pas de chance, c'est inconsciemment rechercher et vouloir son malheur. Dans une large mesure on peut dire que tout homme a les événements qu'il mérite, comme Hegel prétendait que l'être ne pouvait pas nous apparaître mieux qu'il ne faisait. « Il ne vous arrivera jamais d'autre événement que vous-même », disait Nietzsche éducateur. Ce n'est pas qu'il n'y ait des matériaux : le tout est de les utiliser. Un saint Augustin après comme avant sa conversion est fait de même étoffe : seulement il la taille autrement.

Entre une science ou une métaphysique de l'explication et une psychologie de la compréhension, Mounier a donc voulu dégager une connaissance qui les unisse, un *projet* qui soit aussi *prévoyant*. En ce sens, il est vrai, hélas ! qu'il y a des types : aussi faut-il d'abord se connaître pour savoir ce dont on est capable. Le devoir préalable à toute moralité est la connaissance et la maîtrise par le sujet moral de son propre caractère, et la première règle peut s'énoncer ainsi : « N'essaye pas de sauter par-dessus ton ombre. » Dieu est la règle de l'individuel, disait

MOUNIER ÉDUCATEUR

Kierkegaard. Ce qui signifie entre autres choses que, par-delà les règles générales de l'éthique, il y a une vertu, c'est-à-dire une excellence de chacun. Les anciens avaient la notion de convenance : « Il convenait à Caton d'Utique de se tuer et pas à un autre », dit Cicéron. Il y a un avoir qui précède et jusqu'à un certain point commande notre être : nous ne devenons pas nécessairement ce que nous sommes, mais ce que nous serons dépend de ce que nous avons. Et ce qu'il a varié avec chaque homme, à lui de le connaître, de se connaître. Mais encore une fois se connaître n'est pas se réciter : c'est encore, c'est surtout se choisir. Toute connaissance de soi est un pari sur soi-même. Et ce pari est ouverture à la générosité. En ce sens le mal radical, qui rend toute éducation impossible, c'est cette avarice d'être qui est à la fois manque de vitalité et de spiritualité. La générosité au contraire délie des peurs et des craintes : elle est l'aventure d'un plus-être dans le sacrifice d'un avoir. C'est elle qui conduit de l'instinct à l'amour. Instinct, Raison, Charité, telle est la dialectique de la générosité ; par opposition à l'avarice qui va au rebours de la vie, elle ne se contente pas de suivre son courant, elle lui donne son sens. L'homme mouniériste, comme l'homme platonicien, n'est pas double, mais triple : il est instinct, raison, grâce ou amour, et recherche à la fois leur pleine vigueur et leur parfait équilibre. Mauriac n'est pas un éducateur parce qu'il ignore l'intelligence et que la grâce chez lui se greffe directement sur l'instinct : ses héros n'ont que deux dimensions. Jules Romains, malgré ses prétentions, n'est pas davantage un éducateur : ses héros ignorent l'instinct aussi bien que la grâce et n'ont qu'une dimension. L'érotisme cérébral d'Allory, la pseudo-sainteté de l'abbé Jeanne sont en dehors de toute vie comme de toute grâce : Jules Romains ou les limites de l'intelligence ! Malraux au contraire a des parties d'éducateur, parce qu'il saisit tout l'homme. Marx surtout est un éducateur — bon ou mauvais, bon et mauvais — parce qu'il veut former un homme nouveau, se souciant des besoins, de la raison, de la grâce enfin, d'une grâce inversée, comme disait Berdiaeff, mais d'une grâce tout de même. Mounier, lui, a toujours saisi la triple dimension de l'homme. Et l'on trouve sous sa plume à la fois la réhabilitation des instincts et l'éloge de la force comme chez de Greeff, la défense de l'intelligence contre ses c'étracteurs plus ou moins nietzschéens, la dimension verticale de l'amour aussi bien contre les adorateurs du fait que les idolâtres de la raison pure et du droit strict. Nul n'a eu davantage conscience du drame humain : liberté sans doute, mais liberté sous condition. Le *psychique* conditionne le *spirituel*, mais aussi il l'incarne.

JEAN LACROIX

De la matière qui conditionne à la forme qui maîtrise, de la lettre qui incarne à l'esprit qui souffle où il veut il y a un va-et-vient perpétuel : l'éducation est ce va-et-vient même.

Ainsi retrouvons-nous ce rythme fondamental de la pensée mouniériste : il s'agit toujours d'incarner une transcendance et, plus spécialement ici, de devenir toujours plus spirituel en insérant davantage l'esprit dans notre psychisme. On ne se dégage de son caractère qu'en l'informant, on n'est libre que dans et par des mouvements, on ne devient esprit qu'en construisant son corps. C'est dans ce rythme même de l'esprit qui se dégage sans cesse pour mieux se réincarner que se manifeste notre transcendance. La formule n'exprime pas pleinement et adéquatement tout le dogme ; mais la rejeter par crainte de le matérialiser, c'est le détruire. Le grand secret de Mounier est qu'il n'a jamais connu de dégagement qu'à l'intérieur d'un engagement et que la liberté et la générosité de l'esprit impliquaient chez lui une psychophysiologie de l'ambivalence des instincts et des tendances. La tension prophétisme-polémique subsiste et se manifeste à l'intérieur même de sa psychologie pédagogique. Et qui sait si cet étudiant modèle, un peu timide, réservé, assez cantonné d'abord, semble-t-il, dans son travail scolaire, n'a pas créé *Esprit* contre lui-même, pour se jeter à l'eau en quelque sorte et se dégager d'une intellectualité pure, qui subsista ensuite, mais à son rang ? Et cette horreur chez lui de tout ce qui lui paraissait « universitaire » n'était-elle point comme la cicatrice d'une tentation surmontée, d'un danger évité ? A l'origine de la vocation de Mounier il y a sans doute une polémique contre soi-même plus dure que n'ont pu le soupçonner ceux qui l'ont connu plus tard, une fois la décision prise et le saut accompli. En tout cas le rythme est toujours demeuré chez lui entre l'appel toujours exigeant d'une transcendance abrupte et le souci d'une réalisation intégrale, d'une incarnation sans cesse poursuivie, l'un et l'autre sous le contrôle d'une intelligence sévère à elle-même. Et c'est parce qu'elle a poursuivi sans relâche cet affrontement total que la pédagogie mouniériste a pu être, en pensée et en acte, une authentique pédagogie à la fois de l'être, car on ne peut construire que sur ses possessions, et de l'avoir, car la vocation de l'homme est d'abandonner successivement tout ce qu'il possède et de ne posséder en définitive que ce qu'il donne.

Polémiste parce que vivante et voulant atteindre la personne dans ses passions les plus élémentaires, dans ses instincts les plus profonds — intellectuelle parce que soucieuse de vérité et

MOUNIER ÉDUCATEUR

désirant procurer la maîtrise de soi par toutes les techniques qu'élabore la connaissance humaine — prophétique parce qu'elle vise un développement personnel de chacun, la réalisation totale de sa vocation dans les limites de son caractère — la pédagogie de Mounier veut briser toutes les fermetures, les scléroses et les fossilisations, pour atteindre cet unique qui existe chez tout homme et peut faire craquer un jour ses plus vieilles sédimentations. L'idée de nouveauté en effet est nouvelle dans le monde : apparue il y a deux mille ans avec le christianisme, nous ne savons pas ce qu'elle nous présage, et la construction d'un homme nouveau peut être la grande tâche de l'humanité. Pourquoi borner l'homme et mettre des limites à son épanouissement ? Immergé dans le monde comme dans la société, l'homme doit entretenir avec tout comme avec tous une conversation poétique, un échange d'avoir et d'être. Mais s'il n'échappera jamais à des conditionnements, s'il faudra toujours se rappeler que le Royaume n'est pas de ce monde et qu'on ne l'atteint pas par une sorte de progrès unilinéaire et continu, s'il faudra ménager toujours les sauts brusques et les mutations imprévisibles, il n'en faut pas pour cela oublier que le monde a été livré à l'homme pour être transformé par lui. « L'art est la nature de l'homme. » Cette formule que Mounier aimait à répéter donne un des secrets — ou, si l'on veut, un des pôles — de sa pédagogie. Faire et en faisant se faire, tel est le premier point : l'activité laborieuse est tellement essentielle à l'homme qu'elle est chez lui logée au cœur même de l'esprit. Mais se faire pour un au-delà du monde, tel est le second point, qui donne son sens au premier. L'éducateur complet de l'homme est celui qui tient les deux bouts de la chaîne, qui situe chacun dans la transcendance et dans l'incarnation, et c'est cela au fond qui s'appelle affronter. Car éduquer un homme, en faire une personne, c'est le rendre capable d'affrontement, et surtout d'affrontement chrétien. « L'existence personnelle, disait Mounier, est toujours disputée entre un mouvement d'extériorisation et un mouvement d'intériorisation qui lui sont tous deux essentiels, et qui tous deux peuvent soit l'enkyster soit la dissiper. » Il y a une dialectique intériorité-objectivité. Le mot exister indique par son préfixe qu'être c'est s'épanouir, s'exprimer : nous sommes pleins de choses qui nous jettent au dehors et connaître vraiment c'est exploser vers l'autre. Si je tiens Mounier pour un véritable éducateur, c'est qu'il est aujourd'hui des centaines d'hommes, en France et hors de France, qui, parce qu'ils l'ont connu, ont enfin existé, c'est-à-dire ont été jetés hors d'eux-mêmes vers leur vocation.

Jean LACROIX.